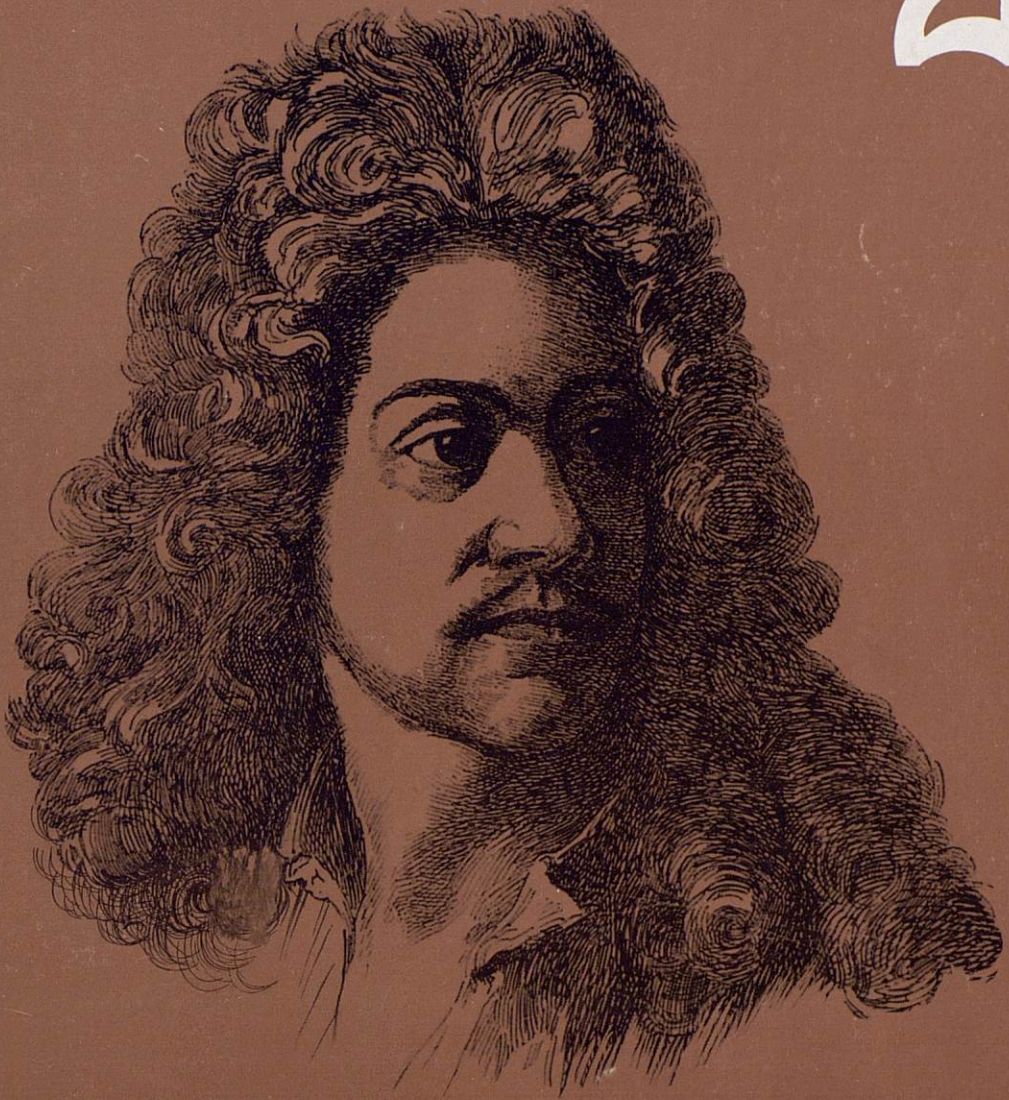


SAISON 1965-66

2



L'ECOLE DES FEMMES
MOLIERE

COMÉDIE
DE LYON

LES CAHIERS CLASSIQUES DES CELESTINS - 8^e ANNEE

2^e

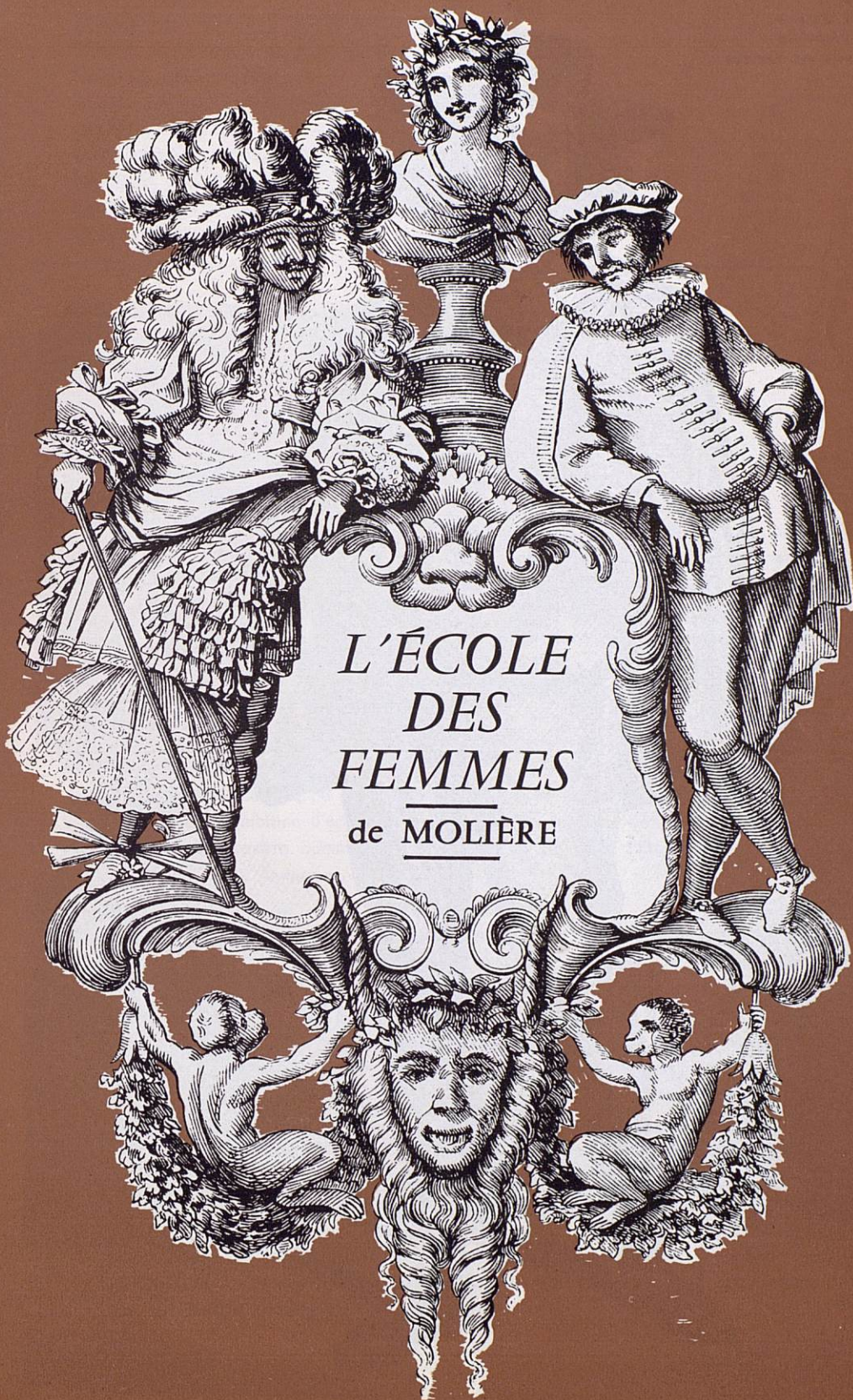
SPECTACLE
D'ABONNEMENT

LA
COMÉDIE
DE LYON

présente

SAISON
1965 1966

- 1 BEAUMARCHAIS
- 2 MOLIERE
- 3 DOSTOIEVSKI
- 4 VICTOR HUGO



L'ÉCOLE
DES
FEMMES
de MOLIÈRE

Molière
dans le costume
d'Arnolphe
de l'Ecole des Femmes.



Personnages :

ARNOLPHE, autrement dit M. de la Souche
AGNES, jeune fille innocente élevée par Arnolphe
HORACE, amant d'Agnès
ALAIN, paysan, valet d'Arnolphe
GEORGETTE, paysanne, servante d'Arnolphe
CHRYSALDE, ami d'Arnolphe
ENRIQUE, beau-frère de Chrysalde
ORONTE, père d'Horace et grand ami d'Arnolphe
LE NOTAIRE



Molière, en 1662, est un homme de quarante ans, comédien depuis 20 ans. Il a tenté sa chance à Paris, échoué. Puis il a parcouru la province, le Languedoc, la Provence, la vallée du Rhône jusqu'à Lyon. Il s'est affirmé comme acteur, puis comme chef de troupe et comme auteur. Sans doute a-t-il d'a-

bord écrit des farces, ou de simples scénarios de farces sur lesquels la troupe improvisait. L'ambition d'écrire lui est venue : en 1655 (ou 1653 ?) il faisait jouer à Lyon sa première comédie en cinq actes et en vers, **l'Etourdi** ; en 1656 à Béziers **le Dépit Amoureux**.

En 1658, la troupe essaie de se réinstaller à Paris. Après des débuts difficiles, le succès s'affirme grâce aux **Précieuses Ridicules**. Pièce éblouissante et neuve, pleine de promesses certes, et plus que de promesses ; mais pièce en un acte : son auteur ne peut pas prétendre encore faire figure de grand écrivain. Des œuvres très diverses vont maintenant se succéder, qui témoignent de plus d'ambition et qui toutes par quelque côté, annoncent directement **l'Ecole des Femmes**. Les **Fâcheux** (1661) composés très rapidement montrent un écrivain maître de son style et capable de produire des morceaux de bravoure. **Don Garcie de Navarre** (1661) est une peinture de la jalousie. Avec **Sganarelle ou le cocu imaginaire** (1660) et **l'Ecole des Maris** (1661), commence ce que nous appellerons, à la manière des gens du XVII^e siècle, qui avaient des pudeurs différentes des nôtres et ne mâchaient pas leurs mots, le « cycle du cocuage » : un mari trompé, ou qui craint de l'être, en est le personnage central. Ce climat de gaudriole est celui des farces, des vieux contes français ou italiens, des **Contes** que fera bientôt paraître La Fontaine.

L'Ecole des Femmes (26 décembre 1662)

A l'Ecole des Femmes on a vu des sources multiples. De fait Molière prenait son bien où il le trouvait et il avait la mémoire pleine de souvenirs et de situations qui lui revenaient consciemment ou non. Mais la source la plus importante, de très loin, reste son **Ecole des Maris**. L'Ecole des Femmes reprend son thème en le simplifiant, en creusant surtout les caractères.

L'inventaire des personnages est facile. D'abord des comparses : le père de l'ingénue et du jeune premier n'arriveront qu'au dénouement lorsqu'il faudra les marier. Un notaire intervient pour participer à un dialogue bouffon avec Arnolphe et apporter le bon gros comique de la déformation professionnelle.

Plus important Chrysalde. Son nom (Chrysos, veut dire l'or ; rappelons-nous saint Jean Bouche d'Or, saint Jean Chrysostome), signifie déjà qu'il tiendra les propos de la sagesse pour affirmer l'opinion des gens raisonnables et celle de Molière même. Cela ne l'empêche pas de sourire à l'occasion, et même de manier le paradoxe. De surcroît, il amène son vieil ami Arnolphe à préciser son passé, ses intentions quant à l'avenir. Ainsi connaissons-nous mieux le personnage principal sans qu'il ait recours à des monologues facilement invraisemblables, voire fastidieux.

Deux domestiques servent et gardent l'ingénue, Alain et Georgette. Ce sont des paysans et leurs balourdises donnent lieu à des scènes d'un bon et franc comique. Lourdauds, certes, mais points sots ; observateurs et sensés au contraire, Alain surtout. En définissant l'amour de son maître pour Agnès, « cette amitié goulue qui n'en veut que pour soi », il rencontre, sans le savoir, un des moralistes les plus pénétrants du XVII^e siècle, La Rochefoucauld : « Si on croit aimer sa maîtresse pour l'amour d'elle, on est bien trompé », et encore : « l'amour [c'est] dans l'âme une passion de régner ».

Au centre de la pièce, un trio est composé de l'amant, du jaloux, de l'ingénue. — De l'amant, assez peu de choses à dire : c'est un « blondin », un jeune homme élégant, bien né, raisonnablement fortuné. Donnons-lui vingt ans. Séduisant, il se révélera aussi droit et pudique, refusant d'abuser de la situation lorsque l'ingénue se sera confiée à lui. Le rôle a été créé par un bon comédien, l'ami de Molière, La Grange.

Arnolphe est beaucoup plus intéressant. Tout au long de la pièce, on le voit prendre de la complexité et de l'épaisseur. Son costume ? L'inventaire, après le décès de Molière, le créateur du rôle, décrit beaucoup de ses costumes, mais ne dit rien du costume d'Arnolphe ; sans doute parce qu'il ressemblait beaucoup à un habit de ville. Imaginons-lui la tenue sobre — de la serge grise peut-être — qui convient à un homme d'âge, doté d'une fortune solide et discrète ; assez riche en tout cas pour ambitionner de s'anoblir.

Le premier visage qu'il nous montre est celui du « daubeur », c'est-à-dire du railleur, prompt à rire et à faire rire des mésaventures ou des malheurs d'autrui. Il tient registre des infortunes conjugales de ses voisins et connaissances pour

en tirer des joies malsaines, mais inépuisables. — Un des films qui réjouissait le plus les premiers spectateurs du cinéma était **L'Arroseur arrosé**. **L'Ecole des Femmes** va être la comédie du daubeur-daubé. Le railleur sera puni par où il a péché. — Il a quarante-deux ans ; à cet âge, au dix-septième siècle on est un vieillard, un barbon. Depuis sa jeunesse, il ne cesse de rire et de faire rire des maris trompés. Inconséquent avec lui-même, il est amoureux et il éprouve, à l'idée qu'il pourrait être trompé à son tour, une crainte telle qu'elle est devenue une obsession. Il y a quelque chose d'illogique dans son cas ; d'asocial aussi : cet implacable déterreur de scandales ne sait pas que la société vit de compromis et de silences ; quelque chose de morbide également.

Pour n'être pas trompé, il a établi une théorie de l'éducation des femmes et l'a mise en pratique. Cette théorie repose sur un mépris antique de la femme : pour lui, c'est un objet. Il est persuadé — et il se trouverait des théologiens pour l'approuver — que la femme est très volontiers le réceptacle du Diable. Il a horreur de tout ce qui ressemble chez une femme à de la culture ou de la personnalité ; de tout ce qui la transformerait d'objet en être pensant. Que sa femme sache prier Dieu, aimer son mari, coudre et filer suffit : c'est contre le gré d'Arnolphe qu'on a appris à Agnès à écrire. Il ne tolérera pas qu'une fois mariée elle ait à sa disposition de quoi écrire.

« Dans ses meubles, dût-elle, en avoir de l'ennui,
Il ne faut écritoire, encre, papier, ni plume.
Le mari doit, dans les bonnes coutumes,
Ecrire tout ce qui s'écrit chez lui.

Souvenons-nous que lorsque dans une prison on prend livraison d'un condamné, le premier soin des gardiens est de lui enlever papier et crayon.

Pour être sûr d'avoir la femme « idiote » et fidèle de ses rêves, Arnolphe l'a fabriquée pour ainsi dire sur mesures. Cela remonte loin. Il a rencontré un jour — il avait alors quelque chose comme vingt-neuf ans — une petite fille de quatre ans ; à l'air « doux et posé » et qu'il a aimée.

Il l'a demandée à sa mère, un pauvre paysanne, qui a été bien aise de se débarrasser de cette charge. Arnolphe a donc confié Agnès à un petit couvent avec ordre de la « rendre idiote autant qu'il se pourrait ». Une fois grande, il l'a installée sous la garde d'Alain et de Georgette dans une petite maison où elle vit recluse.

Elle est prête maintenant pour qu'il lui fasse « l'honneur » de l'épouser. Mais il a commis une imprudence : il s'est absenté deux jours. Agnès, de son balcon a vu passer un beau jeune homme qui lui a fait une révérence. Une fille, normalement élevée se serait, selon les mœurs du XVII^e siècle, retirée de son balcon pour signifier au galant qu'il était trop entreprenant. Mais Agnès sait seulement qu'une politesse appelle une autre politesse. Le plaisir d'entrer en contact avec un être humain, autre qu'Arnolphe ou ses serviteurs-geôliers Alain

et Georgette aidant, elle a répondu aux révérences par d'autres révérences. Tant et si bien que, grâce aussi à l'aide d'une vieille entremetteuse, Horace a été admis le plus aisément du monde dans la forteresse si bien gardée. Il a fait à Agnès une cour pressante et qui a remporté tout de suite des succès. Une fille plus que délurée, dévergondée ne se comporterait pas autrement que cette ingénue qui croit que les enfants se font par l'oreille. Mais comment s'aviserait-elle d'un danger contre lequel son éducation ne l'a pas mise en garde ?

Arnolphe est pris à son propre piège : le daubeur commence à être daubé. Chaque acte va le mettre dans une situation plus ridicule et plus dangereuse. Chacune de ses mesures de défense va se retourner contre lui.

Il prête à Horace, fils d'un vieil ami, de l'argent fort libéralement et cet argent servira à financer la cour faite à Agnès : en amour comme à la guerre les conquêtes nécessitent beaucoup d'argent.

Il engage Agnès à jeter de son balcon sur le « blondin » un pavé pour lui signifier son congé. Agnès lance effectivement le pavé, mais elle y joint une lettre fort digne, qui est à la fois une demande d'explication et un aveu d'amour ; et c'est à Arnolphe qu'Horace vient contre le stratagème de l'ingénue.

A l'acte IV, Arnolphe a mis la maison en état de siège. Alain et Georgette ont reçu les instructions les plus rigoureuses de n'admettre personne ; le savetier du coin de la rue surveillera les passants ; le notaire a été convoqué pour dresser le contrat d'Arnolphe et d'Agnès. Peine perdue : Horace s'est introduit dans la maison et Agnès, toute ingénue qu'elle soit, a fort bien su le cacher dans une grande armoire. Saluons la grande armoire : elle le mérite pour être la descendante du coffre dans lequel les conteurs italiens font cacher les galants surpris ; pour être aussi l'ancêtre de l'armoire dans laquelle séjourne le rival de Boubouroche (Courteline). Il est entendu que, la nuit venue, Horace s'introduira chez Agnès à l'aide d'une échelle.

Arnolphe dresse une embuscade : les domestiques accueilleront le galant en haut de l'échelle pour le bâtonner. L'embuscade tourne mal. Au lieu de bâtonner Horace, les domestiques l'ont assommé et laissé pour mort sur la place. Arnolphe s'inquiète non tant du crime, mais des ennuis qu'il en peut attendre. Horace, heureusement, répareit : il était tombé de l'échelle et a fait le mort. Agnès est sortie de la maison pour le secourir ; elle a refusé de réintégrer le logis et entend rester avec Horace. Par chance, l'amant est droit et loyal ; il entend épouser Agnès. Il la confie jusqu'au moment du mariage à un homme d'âge mûr en qui il a confiance... à Arnolphe.

Voilà de nouveau Agnès au pouvoir de son geôlier. Il l'emmène et sans doute saurait désormais la bien garder. Mais l'ultime péripétie va survenir. Le père d'Horace est arrivé pour marier son fils à la fille unique d'Enrique. Arnolphe insiste beaucoup pour que ce mariage se fasse : il séparera Horace et Agnès à tout jamais. — Coup de théâtre : la fille d'Enrique, c'est Agnès, confiée autrefois à une paysanne. De la sorte Arnolphe aura été jusqu'au bout l'artisan de son malheur : lui-même a jeté Agnès dans les bras d'Horace.



100

(LESCOLE DES FEMMES -)

Il quitte la scène en poussant un cri, qui dans les éditions était un « Oh ! » de suffocation et dans le texte joué par Molière un « Ouf » de douleur.

Agnès

Il faut revenir rapidement sur le caractère d'Agnès. Arnolphe en a fait une « idiote », mais ce n'est pas une sottise : sa volonté a certes d'abord été annihilée par l'abrutissement systématique auquel Arnolphe l'a soumise. Mais elle en prend conscience et se révolte : elle sait, qu'il a disposé d'elle comme d'une chose, qu'il l'a mutilée intellectuellement, qu'il voudrait la mutiler sentimentalement ; qu'elle ne lui doit aucune reconnaissance. Sa situation et sa révolte expliquent le titre : **l'Ecole des Femmes** pourrait aussi bien s'intituler « Comment l'esprit vient aux filles ». On songe à la formule : « Voulez-vous donner de l'esprit à la plus sottise ? Enfermez-la ».

Arnolphe

Il faut revenir surtout, sur le caractère d'Arnolphe, à la fois un et complexe, profondément vrai. Alain, tout simple qu'il est, a vu clair en lui : Arnolphe est dominé par un égoïsme total et aveugle, par ce que XVII^e siècle appelle l'amour-propre, que La Rochefoucauld va définir : « l'amour de soi et de toutes choses pour soi ». Il ramène tout à lui, à sa manie. Pour satisfaire cet esprit despotique, il utilise sa richesse : d'une façon très vile, il fera observer à Agnès qu'il a dépensé beaucoup d'argent pour son éducation. Il utilise son autorité d'homme, et d'homme d'expérience, sur une jeune fille qui ne connaît absolument rien du monde. Le mari est une idole sur laquelle la femme ne doit pas lever les yeux. Lui-même, parlant à Agnès, la fixe dans les yeux, comme pour l'hypnotiser. Il utilise la religion, en fait un moyen de domination, comme bientôt Tartuffe. Il a usurpé le rôle qui revenait normalement à un prêtre et s'est fait le « directeur » d'Agnès (v. 646) et cela, c'est presque violer une âme. De la religion il fait une méthode de coercition, une discipline qui dresse la femme à une obéissance passive par la terreur du Diable et des chaudières bouillantes de l'Enfer. Religion de croquemitaine.

Jaloux, il trouve des attitudes dignes de la tragédie. Obligeant Agnès à lancer un pavé sur Horace, il annonce qu'il l'observera :

Moi, caché dans un coin,
De votre procédé je serai le témoin.

Néron n'agira pas autrement avec Junie et Britannicus.

De la jalousie est faite une véritable analyse physiologique : « J'ai peine à demeurer en place... Je sentais en moi s'échauffer la bile... Ces bouillants transports ». Les plaintes d'Adolphe parfois sont poignantes ; il devient lyrique :

Chose étrange d'aimer !
J'étais aigri, fâché, désespéré contre elle
Et cependant jamais je ne la vis si belle.

Ou plutôt ses plaintes seraient poignantes et presque à la lisière du tragique si le personnage ne s'était pas rendu odieux ; si la vulgarité du langage et la brutalité du sentiment — « J'ai cru la mitonner pour moi » — ne le ramenaient au comique. Il peut faire à l'occasion songer à l'Othello shakespearien ; mais bien vite cet Othello bourgeois tourne au Boubouroche courtelinien. Jamais il n'est si ridicule que lorsqu'il s'essaie au langage de la galanterie : les dissonances alors sont telles que le comique vire au burlesque.

Contrarié, le jaloux despotique devient violent : il a besoin de détruire, de faire mal ; puis il retourne contre lui-même son désir de destruction. Qui ne craindrait pas les mots anachroniques parlerait de masochisme et de sadisme.

A un moment il capitule :

Tout comme tu voudras tu pourras te conduire, propose-t-il à Agnès. Comme on est loin des **Maximes du mariage** destinées à perpétuer la domination maritale ! Est-ce à dire qu'il accepterait le partage avec Horace ? Non, certes ; il ne le dit pas ; il ne veut pas le penser ; mais qui sait à quelles complaisances l'amènerait cette première concession ?

Au vrai il a montré une fois de l'humanité: Il faut revenir à deux vers fluides, mélodieux, avec un côté « petite fleur bleue », auxquels nous avons déjà fait allusion :

Un air doux et posé parmi d'autres enfants
M'inspira de l'amour pour elle dès quatre ans.

Je ne crois pas que dans le sentiment qu'à vingt-neuf ans Arnolphe a éprouvé pour une petite fille de quatre ans Molière dénonce une aberration sexuelle. Je songe à un passage du **Bouvard et Pécuchet**, de Flaubert. Ses héros, deux fantoches, ont donné la main à un petit garçon et tout à coup, au contact de cette main chaude, ils sentent en eux comme un frémissement : ainsi se manifeste chez deux vieux garçons ridicules et égoïstes un sentiment très humain refoulé, la paternité. De même, une fois, Arnolphe est sorti de lui-même, de son égoïsme ; il a senti un mouvement altruiste. Mais il n'a pas su comprendre que l'élan qui le poussait vers la petite fille de quatre ans : c'était la paternité. Sur ce sentiment qui pouvait se développer en générosité, il a construit un amour qui est une déviation, un amour possessif et égoïste, de maniaque et de malade.

Sa souffrance, certes, est réelle : il est pitoyable et lamentable. Mais il a été trop odieux pour que la pitié lui soit accordée : il s'est rendu coupable du crime de séquestration ; il a empêché le développement normal d'un être, il en a fait autant qu'il dépendait de lui un monstre ; il a contrarié la nature et Molière peut pardonner bien des choses, mais non point de déformer la nature. Les plus indulgents des juges — et un spectateur de théâtre n'est jamais indulgent — peuvent tout au plus relever, comme une circonstance atténuante passagère, ce mouvement de tendresse qu'il a éprouvé un jour, mais qui bien vite a dévié. Molière le châtie donc par l'écroulement de son monde et la dislocation de son être même ; châtiment sévère, mais non injuste.

La querelle de l'Ecole des Femmes

L'**Ecole des Femmes** a suscité une querelle très vive. Elle eut des aspects divers : contre la pièce s'élevèrent les journalistes, vengeurs des frères Corneille dont les rapports avec Molière étaient mauvais. Les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne n'aimaient pas beaucoup non plus le chef de la troupe concurrente. Mais le plus instructif pour nous est de voir les adversaires, ou plutôt les ennemis de Molière faire preuve qui d'un rigorisme religieux, qui d'une sornioiserie fielleuse appelés à se manifester ouvertement à propos de **Tartuffe** et de **Don Juan**.

Ils lui ont reproché comme obscène la scène du **le** (II; 5). De vrai elle n'est pas très facile à défendre. Mais pour être juste, il faut rappeler que le chansonnier Gautier-Garguille à l'hôtel de Bourgogne, se permettait des gaudrioles pires sans que l'on y trouvât à redire.

On s'est écrié aussi que le discours d'Arnolphe à Agnès pour lui exposer ses devoirs conjugaux était la parodie d'un sermon ; que les **maximes du mariage** étaient une dérision des commandements de Dieu ; qu'ainsi en ces deux occasions Molière tournait en ridicule des choses saintes. Il répliquera avec vigueur à ses ennemis dans une petite pièce la **Critique de l'Ecole des Femmes**. Mais les propos de ses adversaires témoignaient sans doute de plus de mauvaise foi que de scrupules religieux authentiques. Cela revient à dire que le temps des luttes âpres dans lesquelles Molière va se surpasser, mais aussi s'user et à certains égards se briser, commence. Le temps des luttes commence parce qu'il peint les hommes et les usagers avec une admirable clairvoyance et un admirable talent. Avec l'**Ecole des Femmes**, le très grand Molière, le Molière très humain vient de naître.

Georges COUTON

Bibliographie

Les pages consacrées à l'**Ecole des Femmes**, par G. Michaut, dans **Les débuts de Molière à Paris**, 1923, restent très bonnes. Mais la meilleure étude se trouve dans l'**Histoire de la littérature française au XVII^e siècle**, d'Antoine Adam, tome III.



SUR LE DROIT DES PAUVRES

d'après l'ouvrage : Molière à Lyon, par Bleton Auguste

...De Pezenas, les comédiens vont à Narbonne et poussent jusqu'à Bordeaux. Ils durent, au cours de la campagne de 1655-1656, faire des apparitions à Lyon, attestées par deux soirées au profit de l'Aumône Générale : 24 décembre 1655 et 28 février 1656. Nous les trouvons établis en permanence l'hiver suivant.

Jusqu'alors, quand nos comédiens ont joué pour les pauvres, ce sont toujours les recteurs de l'Aumône Générale qui ont encaissé la recette. Les recteurs de l'Hôtel-Dieu introduisent à leur tour une demande auprès de l'Archevêque Camille de Neuville, lieutenant-général pour le Roi, afin qu'il lui « plaise d'ordonner aux comédiens qui sont à présent en cette ville, de jouer une comédie pour le bénéfice des pauvres malades dudit Hôtel-Dieu ».

La représentation eut lieu le 15 février 1657 et rapporta 409 livres, suivant procès-verbal du bureau des recteurs en date du 21 février. Les billets pour le parterre, l'amphithéâtre, les premières et secondes loges, sont conservés au Musée des Hospices de l'Hôtel-Dieu. Cette nomenclature seule, nous donne à comprendre que le spectacle n'avait pas eu lieu au Jeu de Paume. La troupe, en effet, avait été autorisée par l'Archevêque Camille de Neuville, Lieutenant du Roi, à jouer « dans la grand'salle de l'Hôtel de Monseigneur le Gouverneur où réside mon dit Seigneur l'Archevêque ».

...La troupe de Molière et celles qui lui ont succédé, jouaient chaque hiver une ou deux fois au profit des établissements hospitaliers : c'était l'équivalent de notre Droit des Pauvres.

Billets de la représentation
du 15 février 1657 à Lyon,
conservés au Musée des Hospices
de Lyon.



CAISSE
D'ÉPARGNE
DE
LYON

SIÈGE SOCIAL : 12, RUE DE LA BOURSE

DISPONIBILITE-SECURITE-RENTABILITE

IL Y A TOUJOURS
UNE SUCCURSALE
A PROXIMITÉ
DE VOTRE DOMICILE

RÈGLEMENT DU CONCOURS

organisé à l'occasion de chaque représentation
par la

CAISSE D'ÉPARGNE DE LYON

1. Chaque spectateur d'âge scolaire ou étudiant reçoit, à son arrivée au théâtre, un bulletin imprimé comportant trois questions : deux sur la pièce représentée et son auteur et une troisième d'un tout autre ordre, destinée à départager les ex-æquo.
2. Les réponses une fois établies et le questionnaire d'identité rempli lisiblement et complètement, le bulletin est déposé aussitôt, sans qu'il soit utile de le plier, dans une des deux grandes urnes placées aux extrémités du meuble du contrôle.
3. Pendant le spectacle, le dépouillement des réponses est effectué et, avant la fin de la représentation, le palmarès lu dans la salle, après communication des réponses arrêtées par le Jury.
4. Le concurrent arrivant le premier reçoit :

UN CHEQUE-PRIME DE 50 F
ET LES QUATRE SUIVANTS :
UN PRIX DE CONSOLATION EN NATURE.

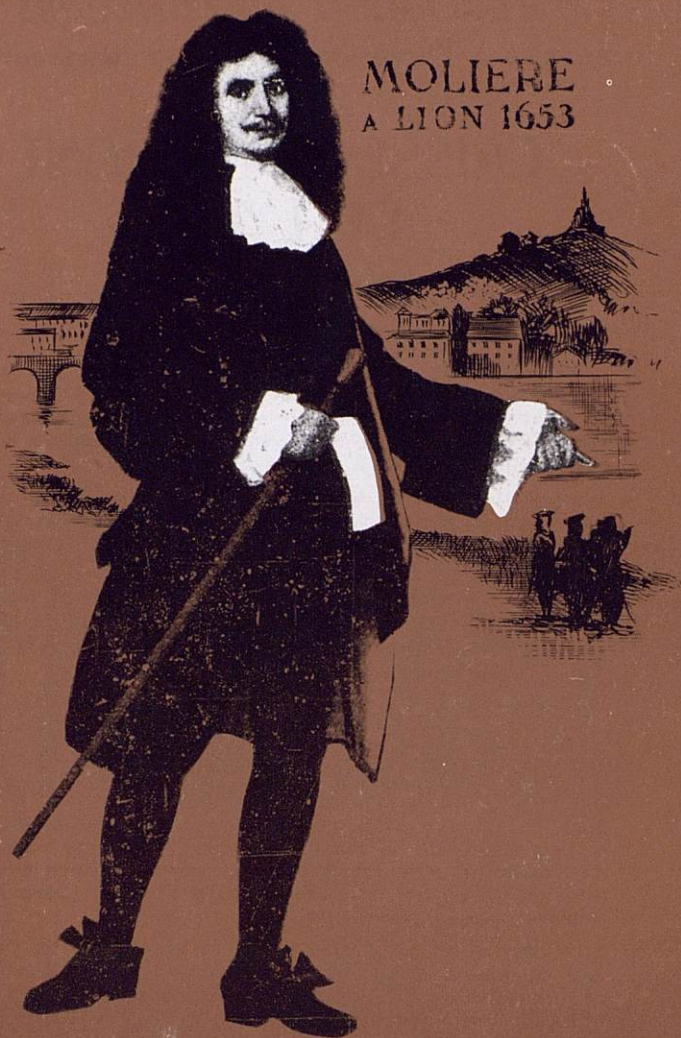
Mais, en outre, à chaque concours, donc à chaque représentation, et avec possibilité de cumul, cinq concurrents, pris dans l'ordre du classement, reçoivent chacun, à la seule condition d'être déjà titulaires d'un livret de Caisse d'Épargne, quatre places gratuites valables pour la pièce suivante.

5. Si le lauréat n° 1, bénéficiaire de la carte-prime de 50 F, est déjà en possession d'un livret de Caisse d'Épargne, il sera invité, en fin de saison, à prendre part aux épreuves d'un Concours littéraire supérieur doté de récompenses en CHEQUE-PRIME des montants suivants :

1 ^{er} PRIX : 500 F	4 ^{me} PRIX : 200 F
2 ^{me} PRIX : 300 F	5 ^{me} PRIX : 150 F
3 ^{me} PRIX : 250 F	6 ^{me} PRIX : 100 F
6. Il reste bien entendu que, pour garder à chaque Concours le caractère d'une compétition loyale et probante entre jeunes, chaque concurrent, sous peine de voir son épreuve annulée, n'a droit qu'à un seul bulletin de participation et doit répondre sans aucune ambiguïté aux questions qui, toujours, lui seront posées avec clarté et précision.

LA CAISSE D'ÉPARGNE DE LYON
souhaite à tous un franc succès

MOLIERE
A LION 1653



Cette plaquette a été éditée par
l'Agence Rhodanienne de Publicité et d'Édition
9, Quai Jean-Moulin, à Lyon (1^{er})
d'après une maquette d'Argenson
Documents : Bibliothèque Municipale
et Archives de l'Agence Rhodanienne
de Publicité et d'Édition

2028 W 142